

—Est-ce que c'est un coup de fusil ?

—Oui.

—Comment ce terrible accident vous est-il arrivé ?

—Je ne puis te répondre en ce moment, tu sauras cela plus tard.

—Souffrez-vous beaucoup, cher père.

—Depuis un instant, j'éprouve un grand soulagement ; en te voyant je ne sens plus la souffrance. Ah ! chère enfant, ton regard a la même puissance que celui de ta mère ! Mais ne reste pas ainsi, tu te fatigues ; assieds-toi là, à côté de moi. Bien. Maintenant, essuie tes yeux et ne pleure plus. Je te l'ai dit, ce n'est rien, une blessure légère. Je suis un peu faible, parce que j'ai perdu beaucoup de sang.

Emmeline s'était arrêtée à quelques pas. Elle regardait en pleurant. Après un moment d'hésitation, Eugène s'approcha d'elle.

—Vous pleurez, mademoiselle Emmeline, lui dit-il ; vous prenez part à notre peine, merci.

—Mon Dieu, s'écria-t-elle, en devenant très pâle, vous êtes blessé aussi !

—Moi, non.

—Mais là sur vos habits, ce sang ?...

—C'est celui de mon père, qui a coulé sur moi.

Vous vous intéressez donc à moi ? reprit le jeune homme.

Elle arrêta sur lui son regard d'une douceur infinie.

Il lui prit la main et il restèrent un moment silencieux, croisant leurs regards.

—Mademoiselle Emmeline, dit Eugène, est-ce que ma sœur vous a parlé de moi ?

—Maximilienne m'a tout dit, répondit la jeune fille.

—Mademoiselle Emmeline, balbutia-t-il, puis-je vous demander ?

—Monsieur Eugène, votre sœur vous dira ce que j'ai répondu. D'ailleurs, ajouta-t-elle, ce n'est pas aujourd'hui que nous pouvons parler de cela.

—C'est vrai, aujourd'hui nous ne devons penser qu'à mon père.

—C'est bien vrai, n'est-ce pas ? il n'est que légèrement blessé ?

—Nous le croyons.

—Vous étiez là au moment de l'accident ?

—Non, mon père était seul.

—C'est donc son fusil, à lui ?...

Le jeune homme secoua la tête.

—Je ne puis rien vous dire ; mon père n'a répondu à aucune des questions que nous lui avons adressées. Nous apprendrons plus tard ce qui s'est passé.

A ce moment le marquis appela son fils.

—Je me sens assez de force maintenant pour aller jusqu'au château sans être obligé de m'arrêter de nouveau, dit-il ; Maximilienne et Emmeline vont nous devancer. Elles nous annonceront et prépareront la marquise et sa société à nous recevoir.

Maximilienne prit le bras de son amie et elles s'éloignèrent rapidement.

On se mit en marche, mais toujours lentement pour ne pas trop fatiguer le blessé. Se sentant assez fort pour marcher, le marquis avait voulu revenir à pied. En le voyant arriver ainsi, la marquise serait moins effrayée, et la douleur qu'elle allait éprouver moins vive.

Heureusement, prévenue par Maximilienne, qui, tout en lui apprenant que son père revenait blessé, s'empressa de la rassurer, la marquise ne fut pas trop vivement alarmée. Cependant elle sortit du château tout en larmes pour courir au-devant de son mari. C'est en s'appuyant sur elle et sur Eugène que le marquis rentra au château. Conduit immédiatement dans sa chambre, on l'aidera à se mettre au lit.

—Il faut courir chercher le médecin, dit la marquise.

—Ma mère, un de nos gardes y est allé, répondit Eugène, le docteur ne peut tarder à être ici.

En effet, un instant après, le médecin de Coulange entra dans la chambre du marquis. Il était fort ému et c'est avec une certaine inquiétude qu'il examina la blessure.

Le marquis avait été frappé par une balle mais en somme, la blessure ne présentait aucun caractère dangereux.

La marquise suivait avec anxiété tous les mouvements du médecin et cherchait à lire sa pensée sur son visage. Elle vit qu'il était satisfait de son examen et elle poussa un soupir de soulagement. Du reste, quelques paroles du docteur eurent bientôt rassuré tout le monde.

—Nous n'avons à craindre aucune complication, dit-il, et je suis heureux de pouvoir vous tranquilliser. M. le marquis aura deux ou trois jours de fièvre et dans huit jours il pourra sortir. Mais tant que la fièvre n'aura pas complètement disparu, il faut un repos absolu.

Il indiqua les soins qu'on devait donner au blessé et se retira en disant à la marquise qu'il reviendrait dans la soirée.

L'émotion fut grande à Coulange quand on apprit que le marquis avait été ramené au château blessé par un coup de feu qu'il avait reçu dans la forêt.

Au dire des gardes qui suivaient la chasse, il était impossible que le marquis eût été atteint par un de ses compagnons, car tous se trouvaient à une grande distance de l'endroit où il avait reçu le coup de fusil. Il ne s'était pas blessé lui-même, puisque les deux cartouches de son fusil avaient été trouvées intactes. Que conclure de cela ? Le marquis avait-il donc été victime d'une tentative d'assassinat ? Le fait pouvait paraître inadmissible, attendu que M. de Coulange était très aimé dans le pays, où il n'avait jamais eu aucun ennemi.

Le brigadier de gendarmerie comprit qu'il était de son devoir de commencer immédiatement une enquête. Conduits par un des gardes du marquis, lui et ses gendarmes, se rendirent dans la forêt. Ils constatèrent que le marquis avait été atteint et était tombé à environ trois cents pas de la maison du garde Bierlet. Ils trouvèrent les bourres du fusil et découvrirent que le coup de feu avait été tiré par un individu qui se tenait caché derrière un chêne au milieu du taillis. Plus loin, dans un fourré épais, ils firent une autre découverte. Un homme s'était couché là ; il y était certainement resté plusieurs heures ; peut-être même y avait-il passé la nuit. Dans tous les cas, il y avait fait un repas, comme l'attestaient le reste d'un morceau de pain, des coquilles d'œufs et une bouteille vide.

Il n'y avait plus à en douter, un misérable avait voulu tuer le marquis de Coulange, et tout semblait indiquer que le crime était prémédité, et que le malfaiteur avait attendu et guetté sa victime. On pouvait dire aussi que le marquis avait miraculeusement échappé à la mort.

La femme du garde Bierlet fut interrogée. Elle répondit :

—Quant M. le marquis chasse de ce côté, il ne manque jamais d'entrer chez nous ; il embrasse mon petit garçon et cause un instant avec moi. Ce matin, il s'est assis et est bien resté un quart d'heure. Il m'a quitté en me disant : je vais rejoindre la chasse. Un instant après, j'entendis un coup de fusil, mais je n'y fis pas attention. C'est plus de vingt minutes plus tard, que, tout à coup, j'entendis crier : Monsieur le marquis est blessé ! Si j'avais su le malheur qui venait d'arriver, je n'aurais pas attendu qu'on m'appelât pour courir au secours de monsieur le marquis. Quant à ce qui s'est passé, je l'ignore absolument. Je n'ai vu aucun individu de mauvaise mine et d'allures suspectes rôder par ici ni hier ni aujourd'hui.

Mais l'attentat ayant été commis, il y avait un coupable. Maintenant, la mission des gendarmes était de chercher et de trouver ce dangereux malfaiteur.

XI

Les gendarmes soupçonnèrent un terrible braconnier du village des Loches, à une lieue de Coulange, d'être l'auteur de l'attentat ; l'opinion publique désignait le braconnier comme étant le seul individu dans le pays capable de commettre un pareil crime.

Du reste, les déplorables antécédents du braconnier semblaient justifier l'accusation qu'on portait sur lui.

Ce Sauvât était un homme violent, sombre, farouche, une espèce de bête féroce. Depuis douze ans qu'il habitait aux Loches, il avait déjà subi plusieurs condamnations pour délit de braconnage ; il avait été condamné aussi à quinze jours de prison pour coups et blessures, et une autre fois à deux mois de prison pour vol dans un jardin.

Il avait une quarantaine d'années, il était marié et père de quatre enfants dont l'aîné avait à peine neuf ans. Paressieux et ivrogne, il rendait sa femme très malheureuse. Celle-ci et ses enfants vivaient presque d'aumônes. C'est à la marquise de Coulange, surtout, que cette pauvre femme et ses enfants devaient de ne pas trop souffrir de la misère.

Accompagné d'un de ses gendarmes le brigadier se rendit donc aux Loches. Le braconnier était chez lui, il le trouva couché, en proie à une fièvre violente et n'ayant pas quitté son lit depuis quatre jours.

Le brigadier fut forcé de convenir qu'il avait accusé un innocent. Sauvât n'était pas le coupable qu'il cherchait.

Quand le braconnier apprit, de la bouche même du gendarme, qu'on l'avait soupçonné d'avoir tiré un coup de fusil sur le marquis de Coulange, il fit un bond sur son lit et un éclair de fureur sillonna son regard.

—Je sais bien que je suis un misérable, que je ne vaudrais pas grand-chose et que tout le monde m'appelle canaille ! dit-il d'une voix rauque. Je suis allé en prison, c'est vrai, et il est bien possible que j'y aille encore. Je suis un chenapan, un gredin, je suis tout ce qu'on voudra, mais pas un assassin !... Oh ! cela, jamais, jamais !... Et on m'a soupçonné d'avoir voulu tuer M. le marquis de Coulange ! Ça, voyez-vous, c'est une infamie. Pourquoi aurais-je voulu le tuer ? Est-ce parce qu'il est l'homme le meilleur qu'il y ait au monde ? Serait-ce pour le punir lui et madame la marquise du bien qu'ils ont fait et qu'ils font encore à moi, à ma femme et à mes enfants ? Dernièrement, quand j'étais en prison, est-ce que ce n'est pas le château qui les nourrissait.